



L'île des anamorphoses

version de Sébastien Bonnemason-Richard

[...] *il faut continuer, je ne peux pas continuer, je vais continuer.*

Samuel Beckett, *L'Innommable*, Les Éditions de Minuit, 1983

À l'automne, le Cambodge est une terre inondée. Quelques bancs de sable peuplés d'insectes. Des mandibules vindicatives affleurent.

Je n'ai pas atterri à Siem Reap. Phnom Penh, d'abord, où je ne sais rien, où je n'ai rien à faire. Le besoin secret de repousser le moment final, le refus souterrain de conclure. L'angoisse du vide après.

Phnom Penh suspend les êtres. Le bruit de la ville, le vacarme du dehors, la langue aigre criée même quand elle est chuchotée. Les semaines passent dans la même lenteur que celle des habitants. Sans nouveauté ni monotonie. J'écris à Maria, la veuve de Jorge Luis Borges, qui m'a envoyé au Cambodge. Je lui écris de me pardonner de ne pas avoir donné de nouvelles. Je n'ai pas vu le temps passer. Je l'ai senti passer sans m'en inquiéter. J'ai relu dans ma chambre aux rayons clairs, les poèmes de Borges, « El Reloj de Arena », et « El Ajedrez » dont le propos vient s'abolir. Phnom Penh ou le contrepoison à ces poèmes, l'antidote au temps assassin. Le temps destructeur du monde qu'évoquait Borges a rencontré plus dévastateur que lui. Il a fléchi, s'est incliné dans la ville qui a su renaître. Les traces du mal, ses ruines, sont partout. Ça flamboie. Le temps en est tout ébaubi. Phnom Penh suspend les êtres.

Après des semaines passées à traîner dans la ville, langue aigre, poussière d'ambre, enfants nus hilares dans l'ambre et les roues des Tuks-Tuks, bières à l'eau, putés fragmentées, air rose, riz sauté, écume, beauté millénaire, chaleur fiévreuse, foule brisée, des semaines qui auraient pu tout aussi bien durer deux jours, deux mois, j'ai réservé un billet pour Siem Reap. Je pars en empruntant le fleuve. Je vais dériver. Du Tonlé Sap à l'embouchure du Mékong où les eaux s'enlacent. Jusqu'au lac Tonlé proche de la cité grandiose.

Dès l'aube le soleil gifle. Il n'y a plus de règle, plus d'époque ni de saison. Pas de progression, ni enchaînement. La jonque est pleine. Elle semble déborder d'elle-même. Des familles khmères aux enfants beaux sont posées à même la coque. Les enfants touchent l'eau avec leurs doigts faméliques sans que jamais les mères en pyjama bariolé



ne craignent qu'ils tombent à l'eau. On ne s'en méfie pas. On est trop occupé à se méfier de soi. Personne n'oublie que l'on vit à jamais sur les ruines d'un massacre que l'on a perpétré contre soi. Même sur l'eau, même sur la coque d'une jonque qui menace de couler au moindre clapotis, on ne se méfie que de soi. Le Tonlé Sap et le Mékong n'ont pas la même couleur. Quand ils se rejoignent à l'embouchure du delta, ça miroite. Personne ne sait plus où il en est. Le ciel, l'horizon, l'eau s'évanouissent. La langue aigre se tait.

Le moteur est éteint. Nul besoin de propulsion, le courant nous prend, nous ne dépensons plus de gasoil. Nous nous économisons. Seuls les habitants crachés sur les rives remuent la tête, tous déformés dans la brume de la chaleur. Ils sont arrachés au décor, accroupis, le cul sur les talons, le menton sur les genoux. Ils regardent passer les trains. Aux seaux d'eau tiède déversés par le ciel suppléent des vents humides et brûlants. Sous les trombes d'eau, les enfants beaux crient de rire, dansent comme des ours sur les quelques centimètres de coque disponibles, manquent de glisser, glissent et s'échouent, perdent leurs tongs parties à la dérive, qu'ils essaient de faire revenir avec leurs doigts légers qui miment des mouvements de pagaies impuissants. Les jeunes touristes occidentaux aux lourds sacs à dos prennent des photos des enfants qui sourient. Des villages flottants dérivent avec nous. Nous nous y ravitaillons. Des marchands ambulants aux larges parasols *My country My beer* nous abordent. Fruits, légumes, poissons ruisselants, huile crépitante dans les woks brûlants posés sur des réchauds en terre cuite sur le pont des jonques qui penchent. Le village dérive au gré des pluies qui remplissent le fleuve. École, coiffeurs, épicerie, maisons posées sur de grands bacs flottant. Immobiles dérivant.

Après avoir croisé d'autres averses, assisté à d'autres danses de jeunes ours hilares, subi d'autres vents brûlants, navigué à travers divers objets informes flottants retenus par les corps gonflés d'animaux noyés, nous accostons. Des Tuks-Tuks s'approchent. Les jeunes sacs à dos marchandent leur course au centime de dollars près. En Riels. La monnaie locale qui n'a de valeur qu'inférieure à un dollar. Pas de centimes de dollars, pas de *cent*, ni de pièces, mais des billets de banque à l'effigie des reines et rois du Cambodge. Les billets sont pourpres. Je ne parle pas la langue aigre. J'ai appris la langue espagnole pour lire José Luis Borges dans le texte. Pas la langue aigre. Même en déliant les syllabes de manière phonétique, je ne parviens pas à me faire comprendre. Le nom de l'hôtel inscrit de manière impersonnelle, plus exacte, sur l'écran de mon



téléphone portable semble une évidence pour le chauffeur de Tuk-Tuk qui m’emmène. Sur le trajet qui conduit à l’hôtel, la nuit s’est déposée. Le même vacarme qu’à Phnom Penh. À Phnom Penh, seuls les phares des motos et des voitures aux ampoules blanches s’allument alors. Les phares des véhicules sans lampadaires. À Siem Reap la même couleur rose a du mal à percer. Les néons bruyants et les lampadaires blancs sur la route font obstacle. Aux terrasses des cafés et des restaurants, les visages écarlates de touristes blancs sans grâce. Les touristes chinois sont en périphérie de la ville dans des dortoirs hypertrophiés. Des bus géants sont garés dans les parkings. Ils font la navette quotidienne vers l’entrée des temples d’Angkor.

Une fois installé à l’hôtel je contacte Kavey qui me rejoint rapidement. Il est contrarié de m’avoir attendu sans nouvelles de moi. Kavey est Khmer, alors il me fait le reproche dans un sourire. Kavey ne crie pas quand il pourrait le faire. Il crie quand il parle, sans le vouloir parce qu’il parle dans la langue aigre. Il ne se permettrait pas de crier. Quand on est Khmer, on sait où la colère peut mener. Je ne dis pas à Kavey que je n’ai pas vu le temps passer, que je l’ai senti passer sans m’en inquiéter. Sans ressentir d’ennui ni de monotonie. Sans besoin de nouveauté. Je ne lui dis pas. Je m’excuse auprès de Kavey, je lui mens prétextant un contretemps. Que je lui paierai ce que je lui dois, ce que l’on avait convenu, plus les frais relatifs à son attente. Kavey me dit qu’il a eu le temps de partir en éclaireur, qu’il sait où se trouve la pagode que nous recherchons. Il n’y est pas entré, il m’attendait pour le faire. Elle correspond bien à la description que Jacques Vergès avait faite à Maria. Il me confirme, de sources sûres, venant des archives de l’administration cambodgienne où son oncle travaille, que l’avocat français Jacques Vergès qui a défendu Khieu Samphân – chef de l’État du Kampuchéa démocratique, théoricien du régime Khmer Rouge – aux Chambres extraordinaires au sein des tribunaux cambodgiens chargées de juger les crimes khmers rouges, s’était rendu une dernière fois au Cambodge en 1977 pour rencontrer ses amis. Borges lui avait fait parvenir quelques semaines plus tôt, à Pékin, sa nouvelle sulfureuse « L’île des anamorphoses », un exutoire, après l’avoir contacté pour lui demander s’il acceptait de le représenter dans l’hypothèse où il serait attaqué pour ses prises de position politique d’alors. Borges avait demandé à Vergès de placer cette nouvelle, qu’il considérait sans doute comme son texte le plus important, en sûreté. Le plus expérimental d’un point de vue formel autour d’un jeu très virtuose, mais pas sans danger, sur les points de vue narratifs, le narrateur-écrivain posant théoriquement la question de la possibilité d’écrire



à la troisième personne. En passant du « je » au « il », l'écrivain se mettait à parler de lui comme le feraient ses proches en son absence. La tension qu'il ressentait était telle qu'il mourait au moment du passage du « je » au « il ». Mais il mourait aussi, empêché, bâillonné par ses contemporains, pour ses opinions. Une idéologie pernicieuse accrue par la vélocité formelle.

Kavey me montra la photo que son oncle avait prise avec son téléphone portable, la photo numérique d'une photo de l'époque, où l'on voyait Jacques Vergès entouré de Khieu Samphân, Ieng Sari et Pol Pot en pyjamas noirs et kramas en écharpe. Photo datée de novembre 1976. Une autre photo où Vergès apparaissait encore, celle issue d'un registre de l'époque qui répertoriait les entrées et sorties de personnes importantes venant exclusivement de Chine sur le territoire cambodgien. Jacques Vergès avait fait quatre allers-retours depuis Pékin entre 1975 et 1977. Kavey me confirmait que l'Angkar se doutait que Jacques Vergès était un agent des services secrets chinois. Mais l'espion Vergès n'était pas considéré comme une menace par Pol Pot. La Chine avait toujours été un allié. Pas de méfiance à avoir. On ne se méfiait pas encore de soi-même. Des autres oui mais pas de soi.

Maria m'avait demandé de retrouver « L'île des anamorphoses », qui était encore au Cambodge. Jacques Vergès le lui avait confirmé quelques mois avant de mourir. Il avait reçu la nouvelle de Borges à Pékin avant d'avoir eu la légèreté de l'emporter au Cambodge comme lecture de voyage. Il l'avait lue dans l'avion qui l'avait emmené à Phnom Penh. Pour Maria, Jorge Luis Borges avait été privé du prix Nobel de littérature à cause de sa poignée de main avec Pinochet et de son soutien à la junte militaire. Même si Borges s'était repenti, le mal était fait. Maria savait que « L'île des anamorphoses », si l'on considérait le moment où elle avait été écrite, ne pouvait jeter qu'un peu plus d'opprobre sur l'homme qu'elle avait aimé, sur la réputation de l'immense écrivain. « On ne peut effacer cette maudite photo avec Pinochet qui est partout, mais promets-moi de trouver cette nouvelle et de la détruire. Ne me l'envoie pas, ne me la rapporte pas. Je ne veux pas la lire. Ne la lis pas. Détruis-là ! Promets-moi de la détruire ! », avait-elle ordonné à l'étudiant en thèse que j'étais et qui venait souvent l'interroger dans le cadre de ses recherches sur Borges. Cette nouvelle était un mythe pour moi, une légende urbaine jusqu'à ce que Maria, considérant l'admiration et la bienveillance que j'éprouvais pour Borges ne me confirme son existence et me confie cette mission sauvetage. Maria avait confiance en moi.



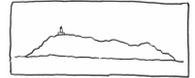
Nous nous rendîmes à Angkor Wat pour assister au lever du soleil. Kavey était fier de me prouver qu'au Cambodge la beauté demeure. Alors que nous avions discuté ensemble essentiellement de l'exercice du mal, Kavey voulait me prouver que la beauté n'était jamais très loin, en secours. Les pluies des derniers jours avaient inondé les chemins. Les arbres et les Tuk-Tuk que l'on croisait étaient bleu marine dans le noir. Aux pieds d'Angkor Wat, des néons blancs étaient accrochés à des chariots où des vendeurs ambulants servaient du café vietnamien. Après avoir vu le spectacle de beauté sur Angkor, la preuve éclatante que le jour qui se lève vient de là, nous nous éloignâmes de la route principale et bifurquâmes par un chemin de brousse. Nous passâmes devant des habitations sur pilotis construites en bord de piste. Des enfants nus, des adolescents portant des répliques de maillots de football à l'effigie des meilleures équipes européennes, les parents et les vieux tous vêtus de kramas autour de la taille, autour du cou, en paréo ou bien en bandeau au sommet du crâne, semblaient contrariés que l'on ait pu les trouver. Du noir planté dans les yeux. Même lorsque la moto de Kavey s'embourbait, calait dans la boue, nous renversait, les habitants plantés-là nous lançaient des regards obscurs. Sur le chemin où alternaient chaleur humide et averses torrentielles, Kavey s'arrêta brusquement. Il reconnut l'endroit où s'arrêter sur la piste uniforme. « C'est là ! », me dit-il, en pointant du doigt le fossé, les arbres sur notre gauche. « C'est là ! », répétait-il en souriant. Nous garâmes la moto près d'un arbre, camouflée dans les branchages. Nous poursuivîmes à pieds à travers les taillis. La pagode apparut. Kavey parlait doucement, me faisait signe de me taire. Des *Om* étaient lancés au ciel depuis l'intérieur de la pagode. Dans l'intervalle qui se voulait silencieux entre deux *Om*, on entendait le bruit de la forêt, essentiellement des cris de singes, d'oiseaux ou autres insectes craillant. Nous nous approchâmes, nous montâmes les trois marches qui menaient au seuil, et vîmes par l'entrebâillement de la lourde porte en bois usée, un grand bouddha en face de jeunes moines orange, immobiles, les yeux fermés. Les paumes de Kavey se rejoignirent dans la prière. Un jeune moine d'une douzaine d'années que les mots chuchotés de Kavey avait distrait, ouvrit les yeux et s'approcha. Kavey chuchota en khmer. Le jeune moine mit le doigt sur ses lèvres et nous invita à le suivre sur une terrasse contiguë. Un vieux moine se balançait doucement, installé dans un hamac. Kavey parla en premier, dans la langue khmère. Le visage du vieillard se raidit. Il parla plus fort. Je demandai à Kavey de lui montrer la photo de Jacques Vergès en présence des dirigeants Khmers Rouges, la photo du repas qu'ils prirent tous



ensemble, où ils souriaient, repus qu'ils étaient, quand l'ensemble de la population mourrait de faim. Kavey tendit la photo où le moine lui-même apparaissait, mais au second plan, avec les autres laquais. Le moine avait treize ans sur la photo, les yeux fous, les pupilles noires noyées dans de l'ombre. Il jetait des éclats noirs à la gueule du photographe. Un enfant soldat analphabète venant de la campagne, loyal à la cause jusqu'à la mort, qui était au service de Jacques Vergès quand celui-ci rendait visite à ses vieux amis. Dans l'avion qui l'avait amené à Phnom Penh, Jacques Vergès avait pris conscience de l'importance de la nouvelle de Borges, des gouttes froides le long de l'arcade. Il avait demandé à ce garçon dont il savait qu'il ne la lirait jamais, de la garder précieusement avec lui. Vergès avait peur que le gouvernement chinois ne s'en emparât et qu'elle devînt un moyen de pression éventuel. Au moment où Vergès confia « L'île des anamorphoses » à l'enfant, il ne savait pas qu'il ne retournerait pas au Cambodge avant longtemps. Kavey dit au vieillard que nous étions venus à sa rencontre pour récupérer un document que Vergès lui avait confié. Que la veuve de l'auteur de ce document nous envoyait. Que Vergès était mort et que ce document était important. Le vieillard dit à Kavey qu'il savait. « Il sait », me dit Kavey. Kavey retint la corde et le tissu du hamac pour permettre au vieillard de se relever. Il s'éloigna et disparut derrière la pagode. Il revint plus tard en tenant une enveloppe jaunie. Il me la confia. Il me parla en khmer. « Il l'a lue » me dit Kavey, « Il dit qu'il a appris à lire et à écrire, il a appris les langues étrangères pour déchiffrer ce document avec lequel il a vécu quarante ans. » Il ajouta qu'il était rassuré de s'en débarrasser. Seul Jacques Vergès pouvait lui permettre de s'en acquitter. « Mais maintenant qu'il est mort... » Le vieillard dit qu'il voulait mourir en paix à présent, oublier tout ça. Se défaire du mal qui l'a ravagé.

Nous partîmes aussitôt. La relique était à l'intérieur de mon sac à dos. Je serrai le sac à dos contre l'abdomen. Je pressais Kavey de retourner à la moto pour rejoindre la route qui menait à l'hôtel. Kavey n'osa pas demander la raison pour laquelle je ne détruisais pas la lettre ici et maintenant, en pleine forêt, lieu idéal pour disparaître. J'étais heureux qu'il ne le demande pas. Mais il y eut son regard à soutenir pendant tout le trajet retour. Du noir planté dans les yeux de Kavey.

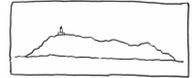
De retour à l'hôtel en début de soirée, nous ne nous appesantîmes pas longtemps, la fatigue offrit un excellent prétexte à demeurer dans nos chambres respectives. Mon téléphone laissé dans le coffre de la chambre faisait apparaître plusieurs messages envoyés par Maria qui demandait probablement des nouvelles. Je ne touchais à rien, fis



mine de ne pas m'en être aperçu. Devant l'insistance de Maria, Kavey répondit en me mettant en copie de son courriel, la rassura, lui annonça la bonne nouvelle. Il ne précisa pas que je n'avais pas détruit la nouvelle, mais qu'elle était en ma possession. Maria répondit presque instantanément pour remercier Kavey et me demander de lui répondre rapidement. Je passai une bonne partie de la nuit à fixer le sac à dos dans lequel l'enveloppe était disposée. Avant de quitter l'hôtel, je laissai une enveloppe à l'accueil à l'attention de Kavey. Je répondis de manière laconique à Maria par SMS, *Mission accomplie, je vous embrasse*. Je me débarrassai de la puce *sim* que j'avais achetée en arrivant à l'aéroport de Phnom Penh.

Kavey se réveilla tard ce matin-là. Il se dirigea vers la porte de ma chambre d'hôtel laissée ouverte par une femme de chambre qui était en train de changer les draps. Il lui demanda où étaient mes affaires. La femme de chambre répondit sans se retourner, sans croiser le regard de Kavey, qu'il n'y avait plus d'affaires, que j'avais rendu les clés. Kavey courut demander de mes nouvelles à la réception où on lui remit une enveloppe contenant l'argent que je lui devais. Il essaya de me joindre sur mon téléphone portable quand une voix khmère suraiguë annonçait que le numéro n'était plus attribué. Kavey appela Maria pour savoir si, de son côté, elle avait de mes nouvelles. Maria évoqua ce qu'elle savait, le message laconique que je lui avais laissé plus tôt, avant de me rendre injoignable. Kavey et Maria étaient inquiets. Pour moi aussi, mais pas seulement. Où était la nouvelle ? Et moi, accessoirement, avec elle ?

Kavey fut missionné par Maria de retrouver ma trace. Il questionna la réceptionniste de l'hôtel qui se montra ferme d'abord, en prétextant des informations confidentielles, et qui fut davantage loquace lorsque Kavey offrit quelques dollars. On lui apprit que j'avais pris un taxi aux aurores pour Phnom Penh. La jeune fille de la réception ne connaissait pas le numéro de téléphone du taxi, c'était son collègue veilleur de nuit qui l'avait commandé pour moi. Il fallait attendre le soir qu'il prenne son service pour l'interroger. Kavey avait une journée de retard sur moi, à sept heures de route de l'endroit où j'étais. Mais y étais-je encore ? J'aurais bien pu prendre un avion l'après-midi même de mon arrivée à Phnom Penh, ou bien m'être rendu autre part au Cambodge et passer la frontière terrestre avec le Vietnam ou la Thaïlande. Kavey se rendit à Phnom Penh dans la soirée, juste après avoir négocié le numéro de téléphone du taxi. Le chauffeur refusa d'abord d'indiquer ma destination à Kavey jusqu'à ce que Kavey lui propose de le rencontrer et de lui donner, en échange de quelques dollars,



l'adresse de l'hôtel où il m'avait déposé. Le taxi m'avait emmené dans une auberge à dix dollars la nuit, où se croisaient majoritairement des *backpackers*. Kavey s'y était rendu en fin de matinée, pensant pouvoir peut-être me surprendre au déjeuner. Mais je n'y avais passé qu'une seule nuit. Les Tuk-Tuks, toujours les mêmes, stationnés devant l'auberge furent questionnés par Kavey. L'un d'eux me reconnut sur la photo, confirma m'avoir accompagné le soir de mon arrivée dans l'un des nombreux bars à puttes de la capitale. Kavey fut choqué de l'apprendre. Il ne pouvait l'imaginer. Qu'avait-il pu m'arriver ? Kavey s'y rendit dans l'après-midi. L'on ne voulait plus entendre parler de moi. J'avais provoqué un scandale, j'avais trop bu, consommé plusieurs filles à disposition avant de déclencher une bagarre avec d'autres étrangers à qui j'avais dérobé les filles qu'ils convoitaient en surenchérissant le montant de leurs passes. Je m'étais enfui avant que la police n'arrive sur les lieux. Le même Tuk-Tuk m'avait emmené le matin même à Tuol Sleng, l'ancienne école utilisée par les Khmers Rouges comme centre concentrationnaire où les opposants au régime étaient torturés et tués par milliers. J'avais dû y rester la matinée. Kavey s'y était rendu en fin d'après-midi, pour trouver un indice, une trace de moi. Mais impossible pour le personnel de Tuol Sleng d'identifier, parmi la centaine de touristes quotidiens, l'étudiant en thèse au lourd sac à dos, sans signes physiques particuliers qui auraient pu le distinguer des autres Blancs. L'étudiant avait marché dans Tuol Sleng, avait longuement observé chacune des salles de torture. Il était entré dans la salle des portraits où des centaines de visages morts sous verre étaient exposés. À l'abri des regards, il avait fait glisser l'enveloppe jaunie contenant « L'île des anamorphoses » au fond de la fissure béante d'un mur pour qu'elle y repose à jamais.